Sauvé : ce spéléo revient de l'enfer

Mais pour deux de ses camarades, le gouffre de l'Ardèche est un tombeau

France Soir
dernière heure
LE SEUL QUOTIDIEN VENDANT PLUS D'UN MILLION
0f. 25
Dimanche 9-Lundi 10 juin 1963

Emile Cheillatz (ci-dessus) pleure dans les bras de ses sauveteurs. Alain Bezacier (ci-dessous) sort le dernier.

Il n'a pas vu le jour pendant 120 heures. Ses deux camarades sont morts, entraînés par le courant. Epuisé, tremblant de froid, Emile Cheillatz, 24 ans, dirigeait l'équipe de spéléologues bloqués depuis dimanche dans le gouffre de la Foussoubie (Ardèche). Il pleure dans les bras des sauveteurs qui le soutiennent.

« C'est mon camarade, dit « Mimile », qui nous a permis de subsister. Nous en avons bouffé un après l'autre, mâchonné le cuir. Sans cela nous n'aurions sans doute pas eu assez de forces pour atteindre la sortie. »

C'est le dernier rescapé qui sortira du gouffre (photo de gauche) : Alain Bezacier, 24 ans, est très pâle. Mais il grimace un sourire.

Ses vêtements sont à peine mouillés. Autour de son cou est accrochée une des lampes de poche qui ont été envoyées jeudi dans la rivière, accrochées à des bidons vides.

(PAGE 7 : le dramatique récit des 120 heures au fond du gouffre de la Foussoubie.)

[Éditions précédentes ?, p.1 et 6]

CE SPELEO PLEURE DANS LES BRAS DE SES SAUVETEURS

Pour deux de ses camarades, le gouffre de l'Ardèche est un tombeau

Emile Cheillatz, le chef de l'expédition souterraine, vient de sortir du gouffre.

Il n'a pas vu le jour pendant 120 heures. Ses deux camarades sont morts, entraînés par le courant. Epuisé, tremblant de froid, Emile Cheillatz, 24 ans, dirigeait l'équipe de spéléologues bloqués depuis dimanche dans le gouffre de la Foussoubie (Ardèche). Il pleure dans les bras des sauveteurs qui le soutiennent..

« C'est mon camarade, dit « Mimile », qui nous a permis de subsister. Nous en avons bouffé un après l'autre, mâchonné le cuir. Sans cela nous n'aurions sans doute pas eu assez de forces pour atteindre la sortie. »

(PAGE 6 : le dramatique récit des 120 heures au fond du gouffre de la Foussoubie.)

"France-Soir" (Paris) 9 JUIN 1963 MEYSSONNIER

CROCE SPINELLI Michel
France Soir dernière heure
(dimanche 9 - lundi 10 juin 1963)
p.1 et 7

(Collection MEYSSONNIER Marcel)
(Collection ANDRÉ Daniel)
(microfilm BNF)
(Collection FIQUET Jacques)

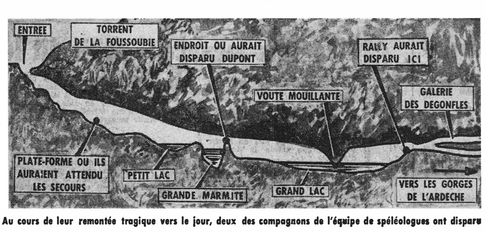
Sauvé : ce spéléo revient de l'enfer. *Mais pour deux de ses camarades, le gouffre de l'Ardèche est un tombeau.*

Le drame du gouffre de l'Ardèche. ***« Dupont resté seul à l'arrière est tombé 1 fois, 2 fois, puis a disparu »*** *racontent les trois spéléos rescapés qui n'ont rien pu tenter pour sauver leurs deux camarades.*

FRANCE-SOIR

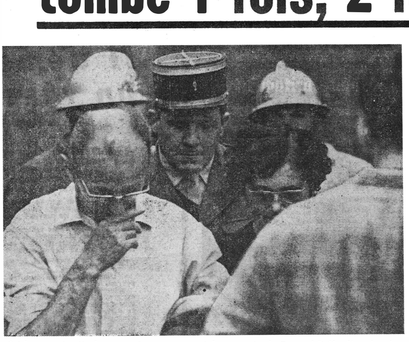
Le drame du gouffre de l'Ardèche

Le gouffre de Foussoubie (Ardèche) a tué deux des cinq spéléologues bloqués depuis dimanche par une brusque montée des eaux. Les rescapés, Emile Cheillatz, 24 ans, Alain Besacier, 24 ans, et Jacques Delacour, 18 ans, ont raconté leur calvaire de cinq jours sans vivres et sans lumière. Mais deux hommes ne reviendront jamais de cette expédition. Ce sont Bernard Raffy et Jean Dupont.



Au cours de leur remontée tragique vers le jour, deux des compagnons de l'équipe de spéléologues ont disparu

« Dupont resté seul à l'arrière est tombé 1 fois, 2 fois, puis a disparu »



Cet homme et cette femme en larmes : ce sont les parents de Bernard Raffy, l'un des deux disparus du gouffre de l'Ardèche.

racontent les trois spéléos rescapés qui n'ont rien pu tenter pour sauver leurs deux camarades

(De notre envoyé spécial Michel CROCE-SPINELLI.)

LYON, 8 juin (par téléphone).

« TRES vite on atteint une sorte d'état second ; on devient comme possédé et l'on trouve des forces pour réussir des exploits auxquels, en temps normal, on ne songerait même pas. »

Cette phrase que m'a dite hier soir l'un des spéléologues rescapés, situe exactement le point culminant du drame de la Foussoubie.

L'exploit, la performance de ces garçons, ce n'est pas tant, contrairement à ce qu'on serait tenté de croire, d'avoir tenu 92 heures accroupis sur une plate-forme de 2 mètres sur deux, mais c'est surtout d'être parvenus à remonter une véritable conduite forcée qui, de minute en minute, s'emplissait d'eau ; d'avoir réussi à atteindre cette vire qui les a sauvés.

Il y eut la faim. De lundi à jeudi ils n'ont rien mangé.

— Ce jour-là on a eu une baisse de moral.

Et plus que jamais alors ils connurent la hantise du faux pas. Ils bivouaquaient à quelques centimètres d'une cataracte tourbillonnante.

— Nous n'avons jamais perdu confiance, disent-ils.

Quand ils acceptaient de parler de leur aventure, ce n'est pas le bivouac de cinq jours qu'ils racontaient, mais la remontée frénétique de quelques heures vers l'air libre.

Une course désespérée

Le lundi matin, ils plient bagages et amorcent le retour. Arrivés au grand lac, ils se rendent compte que le niveau a considérablement monté. Ils ne peuvent plus franchir en bateau l'endroit où la voûte était d'habitude proche de la surface de l'eau. Ils sont obligés de se mettre à l'eau et de nager.

— Et c'est là brusquement, en quelques secondes, que le niveau du lac a monté de vingt centimètres, touchant la voûte qui formait siphon.

— Nous nous sommes trouvés sous des avalanches d'eau. Il y avait des remous de quinze à vingt mètres. Nous étions écrasés par de véritables vagues.

Des qu'ils n'ont plus pied, les garçons se lancent à la nage avec la seule volonté de gagner encore quelques mètres vers la sortie.

Pour ces cinq hommes, contre l'eau, contre la noyade, c'était moins une course désespérée qu'un prodigieux effort de concentration, afin de sortir toute leur énergie, l'énergie du désespoir.

Pourtant parmi les cinq hommes, un, au moins, était en moins bonne condition physique que ses camarades. Il sera trahi par ses forces. C'est Raffy. Il est le cinquième, le dernier. Très vite il n'arrive plus à suivre la cadence des hommes de tête. A chaque difficulté — et où n'y avait-il pas de difficulté dans ces conditions — il laisse s'agrandir l'écart entre lui et celui qui le précède : Dupont.

Dupont ne peut abandonner son camarade. Il l'aide vraisemblablement. Au début, il l'attend, il le soutient.

Pourtant, il ne peut laisser augmenter la distance. Jusqu'au moment où il lui faut se décider à jouer seul sa dernière chance...

On ne saura jamais quel a été le calvaire de ces deux hommes...

L'un des survivants raconte :

— On les a attendus. Nous étions brassés par l'eau. On tombait souvent... Vers 15 heures, après que nous eûmes dépassé la Marmite, nous sommes revenus et nous avons aperçu Dupont. Dupont seul. Il était en train de franchir la Marmite. Il est tombé une fois, puis une seconde. Il s'est rattrapé et enfin il a pu franchir la Marmite. Alors nous avons continué notre chemin pensant qu'il allait nous rejoindre. Et puis...